

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (1999)
Heft: 3

Artikel: Dmytryk, solide artisan de Hollywood
Autor: Creutz, Norbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932906>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dmytryk, solide artisan de Hollywood

L'un, Elia Kazan, vient de fêter ses 90 ans le 7 septembre ; l'autre, Edward Dmytryk, d'une année son aîné, est mort le 1^{er} juillet. Du coup, les hommages se succèdent à la Cinémathèque suisse.

Par Norbert Creutz

A tort ou à raison, l'histoire retiendra les noms d'Elia Kazan et d'Edward Dmytryk comme ceux des deux plus célèbres délateurs de l'anticommuniste «chasse aux sorcières» des années 1947-1957. Célèbres pour leurs films, mais aussi pour leur façon d'assumer un acte qui travailla durablement leur conscience et leur œuvre. Pourtant, alors que Kazan s'est vu gratifier d'une superbe rétrospective intégrale, Dmytryk, le disparu, ne «pèse» ce mois-ci que la poignée de films que la Cinémathèque avait sous la main...

Un self-made man

Qu'on ne voit ici nulle remise en cause de la hiérarchie: la critique a fait son tri, et dans le bon sens. Kazan est l'un des auteurs les plus importants du cinéma américain, Dmytryk n'est pas plus qu'un solide

artisan hollywoodien. Mais plus on fréquente cette deuxième catégorie, plus on constate qu'elle aussi mérite le réexamen. Les neuf films proposés par la Cinémathèque (souvent dans des copies 16 mm non sous-titrées...) ne peuvent prétendre rendre justice à une carrière riche de 52 titres réalisés de 1935 à 1975. Manque déjà à l'appel son chef-d'œuvre: «Vivre un grand amour» («The End of the Affair», 1955), adaptation sensible d'un roman de Graham Greene, dont Neil Jordan vient d'ailleurs d'entreprendre un *remake*.

Dmytryk était un *self-made man*, mais pas un intellectuel. Né le 4 septembre 1908 au Canada de parents ukrainiens, il fugua à l'âge de 14 ans et atterrit à Hollywood, où les autorités lui permirent de finir l'école obligatoire tout en travaillant. Garçon de courses, puis projectionniste, il se fit un nom comme monteur (1929-1939), en particulier pour Leo McCarey, et c'est sur cette base qu'il se vit offrir ses premières réalisations. Une vingtaine de séries B plus tard – dont «The Devil Commands», avec Boris Karloff, et le frappant film anti-nazi «Hitler's Children» – son apprentissage était fini et la RKO lui confiait son premier budget important pour «Tender Comrade» (1943), un film de soutien à l'effort de guerre.

Victime du maccarthysme

Cinéaste «réaliste», intéressé par les sujets contemporains à teneur sociale ou psychologique, Dmytryk n'est pas de ceux que les cinéphiles chérissent – plus attirés qu'ils sont par le fantastique ou le lyrisme. Bref, le bonhomme manquait d'imagination, comme d'ailleurs d'un style vraiment personnel. En revanche, ceux qui cherchent un reflet fidèle des mentalités et des problèmes d'une époque feraient bien de se pencher sur ses films de la période 1943-1953. Par la suite, promu cinéaste de prestige, Dmytryk se spécialisa dans l'adaptation de *best-sellers*, autre manière, plus involontaire, de témoigner de son temps.

Ses premiers films marquants, les polars «Adieu ma belle» («Murder My Sweet»), «Cornered» et «Feux croisés» («Crossfire»), révèlent un technicien habile et même inventif. Alors que «Adieu ma belle», d'après Chandler, passe pour un modèle de «film noir», «Feux croisés», tiré d'un roman du jeune Richard Brooks, reste son film le plus célèbre. Sans doute ne s'attendait-on pas à y trou-

ver un puissant plaidoyer antiraciste, même si message et style auraient pu mieux s'accorder. C'est alors que le «libéral» Dmytryk, un temps membre du Parti communiste, reçoit l'ordre de comparaître devant la fameuse Commission sur les activités anti-américaines et devient l'un des «Dix de Hollywood» par son choix de se taire. Mais, contrairement à ses compagnons, il choisira finalement de donner des noms en avril 1951, après avoir purgé un an de prison, sauvant ainsi sa carrière aux dépens d'autres (celle de John Berry en particulier).

Fin de carrière en dents de scie

Ses films les plus intéressants datent de cette période. Il faudrait pouvoir découvrir ses deux œuvres tournées en Angleterre, «L'obsédé» («The Hidden Room») et surtout «Donnez-nous aujourd'hui» («Give Us This Day»), son film préféré, qui le fit un temps prendre pour un auteur. Après sa réhabilitation, les quatre films réalisés pour le producteur Stanley Kramer signalent un glissement: de «L'homme à l'affût» («The Sniper»), analyse tendue du cas pathologique d'un tueur de femmes, à «Ouragan sur le Caine» («The Caine Mutiny»), adaptation paresseusement mise en scène d'un grand roman, mais expression par excellence d'une mauvaise conscience.

Par la suite, Dmytryk alternait entre le pire – le film d'aventures «Le rendez-vous de Hong-Kong» («Soldier of Fortune»), le mélodrame «Rivalité» («Where Love Has Gone») – et le meilleur – le film de guerre «Le bal des maudits» («The Young Lions») et le western «L'homme aux colts d'or» («Warlock») – pour finir comme tant d'autres, victime de co-productions européennes sans âme telles que «Barbe Bleue» («Bluebeard»). Ses meilleurs films de cette période, dont un *remake* injustement décrié de «L'Ange bleu» de Sternberg, ne se départissent que rarement d'une certaine lourdeur d'exécution qui a pu pourtant, au service de stars du calibre de Bogart, Tracy, Brando, Clift, Widmark ou Fonda, devenir parfois un atout. Dans son autobiographie, le cinéaste avoue que «Mirage» (1965) fut le dernier film qui lui ait vraiment tenu à cœur. Nul doute qu'en adaptant un suspense signé Walter Ericson – en fait un pseudonyme de l'auteur figurant sur la «liste noire» Howard Fast – Dmytryk se soit identifié à son héros amnésique et traqué.

Rétrospective Edward Dmytryk. Du 19 octobre au 23 novembre, Cinémathèque suisse, Lausanne. «Tender Comrade» v.o., «Adieu ma belle» («Murder My Sweet») v.o., «Till the End of Time» v.o., «Feux croisés» («Crossfire») v.o., «L'homme à l'affût» («The Sniper») v.o., «Ouragan sur le Caine» («The Caine Mutiny») v.o., «Le rendez-vous de Hong Kong», («Soldier of Fortune») v.o. sous-titrée, «La main gauche du Seigneur» («The Left Hand of God») v.o., «Le bal des maudits» («The Young Lions») v.o. sous-titrée, «L'homme aux colts d'or» («Warlock») v.o. sous-titrée.

Edward Dmytryk dirige ses comédiens sur le plateau de «L'homme à l'affût» («The Sniper», 1952)

